

L'histoire des femmes au Québec : une perspective non nationaliste

DENYSE BAILLARGEON, *Brève histoire des femmes au Québec*, Montréal, Boréal, 2012, 279 pages

Lucia Ferretti

Volume 7, numéro 2, printemps 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68726ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ferretti, L. (2013). Compte rendu de [L'histoire des femmes au Québec : une perspective non nationaliste / DENYSE BAILLARGEON, *Brève histoire des femmes au Québec*, Montréal, Boréal, 2012, 279 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 7(2), 7–8.

L'HISTOIRE DES FEMMES AU QUÉBEC: UNE PERSPECTIVE NON NATIONALISTE

Lucia Ferretti

DENYSE BAILLARGEON
**BRÈVE HISTOIRE DES
FEMMES AU QUÉBEC**

Montréal, Boréal, 2012, 279 pages

Comme tous les auteurs de la collection « Brève histoire », Denyse Baillargeon a eu à relever un véritable défi : proposer une lecture personnelle de l'histoire des femmes au Québec de la Nouvelle-France à nos jours en devant composer non seulement avec les acquis de l'historiographie mais aussi avec ses lacunes, le tout en un nombre limité de pages.

L'histoire des femmes s'est développée depuis quarante ans dans la foulée du mouvement féministe, d'une part, et celle de l'histoire sociale, de l'autre. Dans une perspective féministe, l'histoire des femmes a d'abord été celle de la mise en évidence de leur exclusion sociale dans les sociétés patriarcales et celle de leurs longues batailles pour l'obtention de droits et l'élargissement de leurs champs d'activités ; plus récemment, elle est aussi devenue l'occasion d'une réflexion sur la construction sociale du genre. Quant à l'histoire sociale, ses questions et ses méthodes ont fait apparaître dans l'historiographie de nombreuses catégories sociales, y compris les femmes, dont l'histoire politique traditionnelle n'avait cure. Mais les historiens ont dû pour cela se fonder sur des sources différentes, très souvent sérielles. Celles-ci permettent de révéler des mouvements longs ; elles invitent à un traitement statistique ; et à des interprétations qui relient le changement aux grandes transformations socioéconomiques occidentales plus qu'aux facteurs propres à chaque nation ou société. Comment Denyse Baillargeon se situe-t-elle face à ces orientations et à ces contraintes ?

Ma réponse est partagée.

Par certains côtés, Baillargeon a réalisé un tour de force, que je salue sans réserve. Autant que cela est possible dans l'état actuel de l'historiographie, elle a personnalisé le passé : plusieurs noms de femmes sont cités dans sa synthèse et leur contribution propre est rappelée. Elle a aussi été attentive à insérer les Amérindiennes, les Canadiennes anglaises, les immigrantes à côté des Canadiennes françaises dans l'histoire des Québécoises (L'historiographie contemporaine a tendance à concevoir la « société » en termes de « communautés »). Si toutes ces femmes ont en commun d'être des victimes de l'exclusion patriarcale, certaines font face à des difficultés spécifiques tandis que les Canadiennes anglaises bénéficient de la position dominante de leur « communauté » dans

la société québécoise. Est prise en compte aussi la diversité des expériences des femmes selon leur appartenance sociale, leur milieu de vie rural ou urbain, leur état d'épouses ou de célibataires, de laïques ou de religieuses, leur participation ou non au marché du travail. Certains groupes se sont mobilisés contre l'émancipation pour laquelle d'autres bataillaient, Baillargeon témoigne des engagements des uns comme des autres. Par ailleurs, elle n'oublie pas que c'est souvent par les arts et la littérature et pas seulement par leurs combats que les femmes ont marqué la société. Bref, l'historienne de l'Université de Montréal réussit hors de tout doute à rendre une grande partie de la variété et de la complexité de l'histoire des femmes au Québec. Certes, l'ouvrage est parsemé de statistiques, mais chaque fois que cela lui était possible, Baillargeon a cherché à atténuer leur effet un peu impersonnel ; la langue est vivante, agréable, et ne lasse jamais.

Dans les faits, lorsqu'on compare le Québec avec le reste du Canada, les États-Unis ou la France, on ne constate pas de différences béantes dans l'expérience des femmes ; et au Québec même, pour ne donner qu'un seul exemple, la culture victorienne des milieux anglophones ne paraît pas particulièrement plus féministe que celle d'Henri Bourassa.

Certains aspects sont un peu moins réussis. Bien que cruciale dans la vie de la très grande majorité des femmes, la maternité est réduite à l'évolution statistique du nombre des naissances et à un enjeu public. Rien n'est dit des manières d'être mère au fil des siècles, de la relation des femmes à leurs enfants, de l'éducation de ceux-ci ou de la vie conjugale et familiale ; pourtant des travaux existent sur ces questions dont ceux de Baillargeon elle-même. Par ailleurs, tout en soulignant l'ampleur objective des œuvres sociales des religieuses, celle-ci a tendance à porter des jugements : elle s'étonne par exemple que tout en étant croyantes, les sœurs aient démontré autant de qualités administratives ; elle minimise la motivation spirituelle des jeunes filles dans ce choix de vie, présenté comme ayant été souvent un simple couvert à l'ambition de plusieurs de faire carrière ; elle remet explicitement en question la compétence des sœurs enseignantes, qui ont pourtant porté à bout de bras l'éducation des filles pendant trois siècles ; elle reproche aux religieuses d'avoir retardé l'émancipation des



femmes ; de plus, elle n'évoque pas la participation contemporaine des congrégations tant au soutien des organismes qui viennent en aide aux femmes qu'aux luttes féministes pour la justice sociale et l'égalité. Là encore, des travaux existent qui auraient pu mieux fonder ces divers passages. Ce que ces deux catégories de femmes ont dit de leur propre expérience, elles qui composent l'immense majorité des Québécoises au fil du temps, n'est donc pas du tout répercuté dans cet ouvrage.

Comme le sens général de l'interprétation est que les femmes sont des exclues qui ont dû lutter fort pour faire partie intégrante de la société, l'auteure insiste peu sur leur participation indispensable à l'éclosion, au développement et à l'expansion de certaines institutions majeures. Un seul exemple parmi quelques autres. Le lieu de sociabilité le plus accessible pour les femmes laïques, dans la ville industrielle surtout, a longtemps été la paroisse, ses organisations de charité et ses loisirs. Or, rien de tout cela n'est même évoqué, si bien qu'on ne voit absolument pas que des milliers et des milliers de femmes impliquées à ce niveau partout au Québec pendant cent ans ont ainsi contribué à assurer la présence de l'Église dans la vie sociale. En fait, en insistant principalement sur les luttes des femmes pour leur émancipation juridique et politique, l'analyse de la participation des femmes aux principales institutions sociales est passée un peu sous le radar.

Parfois, c'est l'auteure elle-même qui contribue à exclure les femmes de l'histoire du Québec. Certes, des chronologies spécifiques sont indispensables à des objets d'étude spécifiques. Le chapitre 1 se termine en 1783 plutôt qu'à la Conquête, le chapitre 6 continue jusqu'en 1965 en passant tout droit la date du début de la Révolution tranquille, le chapitre 3 commence en 1840 mais pas à cause de l'Union, plutôt à cause de la révolution industrielle. Pourtant, dans le texte même, on voit bien que les dates tradition-

suite de la page 7

nelles de l'histoire du Québec ont un sens aussi du point de vue de l'histoire des femmes.

De plus, le nationalisme est la bête noire de Denyse Baillargeon. Tout au long de l'histoire, le nationalisme canadien-français puis québécois aurait signifié l'enfermement des femmes dans un rôle strictement maternel, la limitation de leur autonomie et la division des forces féministes selon les lignes ethniques. L'émancipation nationale du Québec aurait donc été, et serait encore de nos jours, profondément incompatible avec celle des femmes. Dans les faits, lorsqu'on compare le Québec avec le reste du Canada, les États-Unis ou la France, on ne constate pas de différences béantes dans l'expérience des femmes (même la fameuse revanche des berceaux n'aurait jamais eu lieu selon Baillargeon) ; et au Québec même, pour

ne donner qu'un seul exemple, la culture victorienne des milieux anglophones ne paraît pas particulièrement plus féministe que celle d'Henri Bourassa (dont il ne s'agit évidemment pas de nier l'anti-féminisme). Les Québécoises francophones n'ont pas seulement cherché à faire avancer leurs intérêts propres, comme l'avance Denyse Baillargeon, elles ont aussi partagé avec leurs hommes le désir de voir survivre, vivre et s'épanouir leur nation française en terre d'Amérique, et ont travaillé pour! Refuser de le reconnaître, à mon sens, c'est une autre manière de les exclure de l'histoire du Québec.

Cette synthèse comporte des limites, certainement. Elle n'en fournit pas moins une introduction intéressante à l'histoire des Québécoises. Elle s'imposera ainsi comme un complément actualisé de *L'histoire des femmes au Québec* du collectif Clio qui, s'il a été écrit il y a déjà plus de trente ans, continue par certains aspects de nous parler encore. ❖

DJEMILA BENHABIB DES FEMMES AU PRINTEMPS Montréal, VLB, 2012, 168 pages

L'auteure, Djemila Benhabib, est lauréate du Prix international de la laïcité 2012. Après avoir publié *Ma vie à contre-Coran* (VLB, 2009) et *Les soldats d'Allah* (VLB, 2011), elle signe dans la même veine, *Des femmes au printemps* (VLB, 2012). Ce troisième essai en quatre ans est le fruit de ses deux voyages (l'un en Égypte, l'autre en Tunisie) entrepris au printemps 2012 afin de « capter les émotions de la population », « humer l'air ambiant et cesser de vivre à distance les bouleversements historiques que connaît le monde arabe ».

Au moment où j'écris ces lignes, *Des femmes au printemps*, occupe la première position au Palmarès du *Devoir* dans la catégorie essais québécois. C'est un essai, il est vrai, bien construit, facile d'accès, même pour ceux et celles qui tiennent la politique internationale à distance. Le style est alerte et clair. Avec des accents de rage et d'indignation, il transmet efficacement l'inquiétude de Djemila Benhabib pour le devenir des femmes égyptiennes et tunisiennes que la révolution, déjà volée, n'a pas réussi à délivrer de l'oppression machiste. Car ces femmes, nous dit-elle, « sont plus que jamais dans une situation de grande fragilité ». Djemila qui maîtrise parfaitement l'art de la rhétorique s'emploie à nous montrer cette fragilité. L'essayiste conjugue en effet très habilement ses opinions aux récits de voyage et à l'analyse des configurations politiques post-révolutionnaires des deux pays visités.

Première escale et première partie: L'Égypte

L'Égypte dans la lascivité d'une fin de journée. Lumière, odeur, descriptions poétiques des lieux, repères historiques puis rapidement, rencontre avec des femmes « corvéables à merci, souvent assises à même le sol ». Celle de Fatma, la répudiée, puis celles d'Amira, Racha et Souad, ces trois étudiantes à l'Université du Caire, assises à la terrasse du Shéhérazade, qui « étirent le temps en fumant une chicha » tout en rêvant du prince charmant. Rencontre des hommes également. Celle de Walid, le petit mécano qui gagne l'équivalent de 12 dollars canadiens par semaine et celle d'Ahmed, le gardien de la mosquée Al-Azhar qui, après s'être indigné d'un foulard mal mis, se permet des attouchements grossiers

Ces tableaux, ces personnages croqués sur le vif, deviennent sous le regard et la plume de Djemila Benhabib des indicateurs de la situation socio-économique explosive de l'Égypte et de la répression exercée sur les femmes qui luttent pour leur émancipation. L'auteure juxtapose à ces rencontres un portrait des forces politiques en présence, l'élection du Frère musulman Mohamed Morsi et la dissolution du Parlement par le Conseil suprême des forces armées qui a fait en sorte que l'Égypte se retrouve avec « un président sans constitution et sans parlement ». La suite, on la connaît. Elle ressemble malheureusement à ce que l'auteure a prédit, à savoir l'imposition sourde de la Charia, la négation de la démocratie et le recul des droits et libertés des femmes.

L'essai offre également au lecteur une réflexion sur la répression sexuelle et son corollaire: l'obsession sexuelle. Cette obsession sexuelle que la voyageuse perçoit dans tous ses déplacements et qu'elle relie à la répression sexuelle qui sévit en Égypte, à « cette haine sourde qui oppose les femmes aux hommes », mais aussi et cela va de paire, à « la fièvre religieuse qui défigure la nature humaine » ici comme ailleurs et dont il



ne peut résulter, dit-elle, qu'« hypocrisie et violence, amours clandestines parsemées de secrets et de honte. » À lire...

Deuxième escale et deuxième partie: Tunis

Une belle ville méditerranéenne en ébullition, le goût du thé à la menthe, la foule grouillante des passants, la multiplicité des journaux, la présence des femmes engagées dans la démocratisation de leur pays et la défense de leur droit. Si les élans d'enthousiasme de Djemila qui a tant espéré du soulèvement populaire tunisien sont palpables, sa déception l'est aussi: « J'ai eu l'impression que tout s'était transformé sans toutefois avoir vraiment changé. » Où est la Révolution, se demande-t-elle? Peut-on parler de Révolution sans égalité entre hommes et femmes?

L'auteure note que les femmes voilées sont de plus en plus nombreuses en Tunisie. Un groupe de salafistes a séquestré le doyen de la faculté des Arts et des Lettres qui refuse de se soumettre à des dogmes politico-religieux. Des menaces de mort sont proférées à l'endroit des enseignants qui refusent les étudiantes qui portent le niqab. Des appels aux meurtres des Juifs se font de plus en plus entendre. La société tunisienne est écartelée entre deux courants, résume Djemila, deux forces contraires: l'une tend à la création d'une véritable démocratie, héritière de l'ère bourgeoise, tandis que l'autre tend à refuser la modernité et cherche à moraliser la vie publique pour mieux maintenir la structure sociale traditionnelle. L'auteure explore cet antagonisme tout en mettant son lectorat en garde contre l'illusion de l'islamisme modéré. « Les islamistes ne font jamais de cadeaux aux démocrates. », nous rappelle-t-elle, toujours aussi convaincante!

Cette deuxième partie du livre traite de répression sexuelle, de violence et d'humiliations faites au corps des femmes. Il faut lire tout ce qui concerne l'obsession de la virginité et de l'hypocrisie qu'elle engendre!

Djemila Benhabib est claire, il n'y a pas de révolution sans révolution sexuelle: « pour sauver la révolution, il faut la déplacer dans les maisons, et plus précisément dans les lits. » Le dernier chapitre du livre, « L'alcôve verrouillée », a dérangé ma conscience de femme confortablement installée dans les acquis de sa génération et de son pays.

Que pouvons-nous faire en solidarité avec les femmes tunisiennes qui luttent pour la démocratisation de leur pays et l'égalité des sexes? Les lire au moins. Elles sont de plus en plus nombreuses à écrire, nous dit Djemila dans cet essai qui contient des références à plusieurs d'entre elles.

Françoise Bouffière